l'un des domestiques, témoin du vol, et accompagnée par MM. Wilson, Fearn et Sountag, partit à 7 heures du soir et retrouva, le lendemain, la trace des voleurs à Tlascala. Quel fut le sort des voleurs? Le *Mexican extraordinary* l'a raconté assez exactement dans sa relation.

«L'expédition revint le samedi soir, nous ramenant un cheval et quelques effets de peu de valeur, à l'exception du Dr Sountag qui a eu la chance de retrouver sa redingote. Quant aux instrumens qui appartiennent au gouvernement et non au Dr Sountag, les plus précieux ont été brisés ou n'ont pu être retrouvés. La commission a perdu, en outre, 3 mules et 3 chevaux.

«Privé de tout ce qui était nécessaire pour faire une expédition scientifique sérieuse et consciencieuse, j'ai cru devoir revenir à Mexico, afin de réparer nos pertes et de repartir au plus tôt. Le Dr Sountag a pensé qu'il pouvait exécuter le travail qui le regarde personnellement, et qui consiste à opérer l'ascension du Pic de Orizava, à en déterminer la position et les hauteurs. Il a donc continué sa route, en compagnie de ces Messieurs, dont plusieurs se rendent à Veracruz. Avant de quitter Huamantla, je rédigeai un témoignage écrit de notre profonde gratitude envers le général de la Portilla, qui nous a accueillis et aidés avec tant de bienveillance, et le capitaine H. Wilson en fit autant pour le brave commandant Anastasio Fuentes qui, par son énergie et sa perspicacité vraiment extraordinaire, avait électrisé sa petite troupe et avait vengé les droits de la société outragée. Ces deux documens ont été signés de nous tous, et remis par moi à ces deux Messieurs.

«Telle est, Monsieur le rédacteur, la relation exacte de ce qui s'est passé. Votre impartialité me fait espérer que vous voudrez bien l'insérer.

«J. LAVERRIÈRE.»

LES DERNIERS EXILÉS.—L'*Eco* prétend qu'on les a fait revenir de Tlalpam, où ils se trouvaient déjà et que leur destination sera l'Yucatan et non Acapulco. Ils ont dû partir escortés par les troupes de la conduite, pour Veracruz, où ils seront embarqués pour la Péninsule.

L'*Eco* insère un communiqué de ces exilés, rendant un tribut d'hommages et de reconnaissance à Madame Ana Furlong de Guerra, qui est venue les trouver dans leur prison, à Tlalpam, leur a adressé une allocution tirant des larmes aux yeux et a distribué une somme d'argent entre eux.

LA PRESSE.—Nous avons reçu, hier, le premier numéro d'un nouveau journal, la *Union*, dont l'éditorial est signé par M. Eugenio Herrera.

Le *Monitor* annonce l'apparition prochaine, à Mexico, de la *Hoja conciliadora*, journal destiné à combattre, dit-on, la candidature de M. Lerdo de Tejada; celle de l'*Observador*, dont on ne dit rien, et celle de l'*Insurgente*, dont le titre même est une révélation.

A Durango, il a paru un journal de l'opposition, *La Lucièrnega*, dont les rédacteurs sont MM. Francisco G. del Palacio et Pedro Escobar.

Encore un nouveau journal à Oajaca: *El Candidato!* ses articles sont signés par M. Francisco Perez.

P. S. Il paraît que le premier numéro de la *Hoja conciliadora* a paru hier; nous ne l'avons pas reçu. Il porte la candidature présidentielle de M. Comonfort et combat celle de M. Lerdo qu'il propose pour candidat au prochain congrès.

Ce journal ne paraîtra que tous les lundis à neuf heures du matin.

CHILAPA.—On écrit d'Acapulco qu'à l'arrivée, à Tixtla, des forces du gouvernement de Guerrero, commandées par M. Diego Alvarez, les indiens s'enfuirent dans les montagnes où ils sont encore.

PROCÈS DE PRESSE.—La *Discusion*, de Morelia a été dénoncée et poursuivie, de par la loi Lafragua.

M. VIDAURRI.—L'*Eco* s'était trompé de date en arrivant 5 jours avant qu'elle eût lieu, l'arrivée de M. Vidaurri à Mexico. M. Vidaurri est arrivé dimanche, en compagnie de MM. Galindo, Garcia Rejon et Granados. Un grand nombre de libéraux s'étaient portés à sa rencontre et il est descendu chez M. Ignacio Jauregui.

MALADIES.—Le *Monitor* annonce que MM. Comonfort et Lallave ont été indisposés, ces jours derniers.

M. JUAN JOSÉ BAZ.—Plusieurs journaux prétendent que M. le gouverneur du District partira pour Veracruz, à la tête d'une des brigades qui sont destinées à ce point, s'il y a guerre.

PATRIOTISME.—MM. Agustin Mora de Basadre, le licencié Francisco Hernandez Carrasco et Ignacio C. Ocadiz ont offert au gouvernement leurs services dans la guerre avec l'Espagne. La garde nationale d'Orizava et le club de la *Independencia* d'Oajaca se sont également offerts à servir dans la guerre.

M. TEODOSIO LARES.—L'*Estandarte* nous apprend que M. Lares, l'ancien ministre de Santa-Anna, est rentré dans la république pour qu'on examine sa conduite, et que le gouvernement lui a donné l'ordre de se rendre à Jalapa.

NOMINATIONS.—Ont été nommés: M. le licencié Nicolás Lopez Garrido, juge de première instance de Silacoyoapan; M. le licencié José Santos Unda, juge de Tehuantepec; M. José Maria Robledos sous-préfet de Petapa; M. le licencié Ignacio Atristain, juge de première instance d'Etla, et M. le licencié Ramon Ortigosa, second rapporteur de la cour de justice d'Oajaca.

M. le licencié Francisco García Anaya, nommé juge spécial pour limiter (deslindar) les terrains vagues de la partie de l'isthme de Tehuantepec qui se trouve du côté de l'Atlantique, est parti, ces jours derniers, pour sa destination.

NÉCROLOGIE.—M. Manuel P. Bussy, secrétaire de l'Agence mexicaine à Londres, est mort à Paris, le 18 mars, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

LA CONTRIBUTION SUR LES IMMEUBLES ET SUR LES LOYERS.—On nous a remis la communication suivante:

«Ministère des finances et du crédit public.—Section première.—«Conformément à l'article 14 du réglement de la loi du 26 du courant, relative aux contributions sur les propriétés et les loyers, il a été nommé, par ce ministère, comme percepteurs dans les huit *cuarteles mayores* qui divisent cette capitale, les personnes suivantes:

N° 1, M. José Maria Icaza é Iturbe;
« 2, Manuel Maria Villaseñor;
« 3, José Larrea;
« 4, Francisco Lujarazu;
« 5, Mariano Acevedo;
« 6, Manuel Goitia;
« 7, Jorge Murphy;
« 8, Manuel Enriquez.

«Ce qui est porté à la connaissance du public pour les fins correspondantes.—Mexico, 30 Mai 1857.—*José Maria Urquidi.*»

POUR NEW-YORK.—Parti avant-hier, de Veracruz pour New-York, avec échelle à Campêche, la barque mexicaine *Nueva Carmelita*, cap. G. Gonzalez, portant à son bord 10,448 piastres 75 cent. en effets nationaux et 6,100 piastres en argent monnayé.

M. MUNGUIA.—On lit dans l'*Estandarte*:

«La *Cruz* a publié dernièrement une longue lettre pastorale issue par l'illustrissime évêque Munguia, pour tenter de justifier la conduite des évêques qui ont déclaré illicite le nouveau code politique de la République. M. Munguia s'y plaint de n'avoir pas toute liberté d'imprimer ses productions, ce qui ne l'empêche pas de publier sa pastorale et de déclarer de nouveau qu'il n'est pas licite de jurer divers articles constitutionnels.

«M. l'évêque prétend également réfuter dans cet écrit, ceux de M. Alvirez et d'autres qui ont paru relativement au serment.»

PASSAGERS.—Sont partis de Veracruz, pour la Havane, le 28 du courant, les passagers suivants:

Fabian Tamai; Fr. Antonio Ramon Pratts y Rosollo; Antonio del Rio y Gomez; Francisca Sterling et sa famille; José Maria Ilaga; Leon Pontelli; Francisco Trujille; Francisco Gutterrez Pico.

LA CONSPIRATION DU 26.—Nous croyons inutile d'accompagner d'aucun commentaire la communication suivante, qui nous a été transmise par le gouvernement du Distrit trop tard pour que nous ayons pu l'insérer dans notre dernier numéro:

«Gouvernement du Distrit de Mexico.—Excellence; Par les avis de la police, j'ai su qu'il se préparait un mouvement révolutionnaire pour la nuit d'hier, et, en conséquence, à dix heures du soir, je fus observer la maison dans laquelle on m'avait averti qu'avaient lieu les réunions, et qui est celle du numéro 34 du Puente de Alvarado. Assuré de l'existence de ladite réunion, je me décidai à entrer dans la maison en prenant les mesures qui me furent possibles pour empêcher la fuite des conspirateurs, et je m'emparai des individus qui sont désignés sur la liste ci-jointe. Interrogés par moi, ils donnèrent les réponses les plus frivoles pour justifier leur présence dans la maison, à laquelle ils prétendaient s'être rendus pour se divertir, bien qu'il n'y en eût pas la moindre apparence; mais l'une des personnes arrêtées [Zendejas], avoua qu'elle avait été convoquée par Aguilar, pour se rendre dans cette maison, afin de prendre part à la révolution qui devait éclater le jour que fixerait la junta qui se réunissait. J'adresse en même tems à V. E. les documens qui ont été trouvés au pouvoir de certaines des personnes arrêtées, et prouvant qu'elles travaillent constamment à troubler l'ordre. Bien que j'aie rendu compte verbalement de ces événemens à S. E. M. le président, il me paraît opportun d'en informer V. E. et de vous faire savoir, en même tems, qu'en accomplissement des ordres de S. E., les prisonniers désignés sont déjà au *grillete*.

—Dieu et liberté.—Mexico, 27 mai 1857.—*Juan José Baz.*»

«A. S. E. M. le ministre de l'intérieur.

«Dont copie.—Mexico, 29 mai 1857.—*Manuel Lombardini, oficial mayor.*»

SAN AGUSTIN.—Dimanche, ont commencé les fêtes de San Agustin, qui vont se continuer, aujourd'hui. Il y avait assez de monde, et les jeux divers ont été fort animés. Il paraît que, généralement, les «monteros» ont été malheureux, et l'on cite, parmi les joueurs, une demi-douzaine de favoris de la fortune, quelques uns mêmes pour une forte somme.

Nous conseillons à ces derniers de jeter l'œil, en passant, sur une affiche qui était placardée sur les murs de San Agustin et qui attirait beaucoup la curiosité publique. La voici:

A CEUX QUI GAGNERONT.

Très important.

La fortune se présente souvent dans la vie; il ne faut que savoir en profiter.

Le soussigné offre de vendre, aux favoris du sort:

Des haciendas dans toutes les parties de la République, et à tous prix.

Des établissemens de commerce et d'industrie, d° d°.

Des immeubles à Mexico et dans ses environs, d° d°.

Des actions de mines et industrielles, crédits, etc., etc., d° d°.

Cessions de fabriques, de maisons de commerce et autres.

Et, en général, affaires à la portée de tout le monde.

Agence générale d'affaires, rue de la Palma N° 1.

PABLO LÉAUTAUD.

Nous ne savons si cette annonce a fait vendre à M. Léautaud beaucoup d'haciendas et de maisons, mais il a fait ainsi de la publicité bien placée, et nos lecteurs en trouveront ici l'écho dans nos colonnes.

LA NACION.—Ce journal n'a pas paru hier; on nous a dit qu'il avait été suspendu par ordre.

LA CONDUITE est arrivée heureusement, hier, à San Martin, et a suivi sa route sur San Bartolo.

PAS DE NOUVELLES.—Il est arrivé, avant-hier, une goëlette américaine de la Nouvelle-Orléans à Veracruz, mais le télégraphe nous apprend qu'elle n'a apporté que de vieux journaux, et que ses nouvelles ne sont en rien plus récentes que celles qui ont été reçues par le packet anglais.

ITALIE.

Correspondance particulière du TRAIT D'UNION.

Turin, 28 avril 1857.

«Così il governo con antibio metro
«Segna tre passi avanti e quattri indietro.»

Tel est le refrain populaire qui court, aujourd'hui, de bouche en bouche, dans ce pays, et c'est avec raison que le peuple raille ses mandarins, car il paraît que ces derniers se sont proposé de suivre un système alternatif de vigueur et de mollesse parfaitement calculé pour mécontenter tout le monde. A la suite des marques d'énergie et, l'on pourrait dire, les provocations du gouvernement de Turin vis à vis de celui de Vienne, sont venues les concessions faites par le premier, non pas à la cour autrichienne, mais à celles de France et d'Angleterre, et dans le sens autrichien.

Suivant la coutume constamment suivie en Sardaigne, depuis très longtems, on célèbre, chaque année, de grandes manœuvres militaires qui n'ont été interrompues que ces trois dernières années, et cela, par suite de la guerre qui tenait occupée en Crimée une grande partie de l'armée sarde.

La lutte terminée, et l'armée rentrée dans son pays, le gouvernement voulut reprendre l'ancienne coutume, et donna les ordres convenables pour qu'on réunit dans les environs d'Alexandrie les troupes qui devaient prendre part à ces manœuvres. La Cour de Vienne voulut voir, en cela, une espèce de manifestation menaçante et se plaignit à la Toute-puissance qu'exerce, en ce moment, en Europe, l'alliance anglo française; les représentans de cette alliance s'adressèrent, alors, par l'intermédiaire de leurs ministres à Turin, à Victor-Emmanuel, auquel ils recommandèrent de ne pas donner de nouveaux motifs de mécontentement au monarque autrichien, et ce dernier s'empressa de satisfaire aux désirs de ses augustes alliés, de sorte que le camp de manœuvres ne sera établi ni à Alexandrie, ni ailleurs. Ainsi, l'on aura la paix.

Cependant, les relations diplomatiques ne se renouent pas, et très loin de là la Cour de Vienne se montre chaque jour plus obstinée et se refuse à entendre parler d'arrangement aussi longtems que notre gouvernement ne chantera pas la palinodie et ne demandera pas pardon aux Autrichiens. La France et l'Angleterre se sont convaincues qu'il n'y a rien à espérer de Vienne, et elles pèsent aujourd'hui de toute leur influence sur la Cour de Turin, afin qu'elle donne quelques explications sur lesquelles on puisse baser un commencement de négociations. Les voyages des courriers extraordinaires entre Turin et Paris se renouvellent avec fréquence; le télégraphe travaille sans cesse; les entrevues des ambassadeurs occidentaux avec nos ministres sont presque quotidiennes; on dit que ces diplomates ont l'habitude de s'adresser plus haut qu'au ministre des affaires étrangères et l'on ajoute même qu'ils ont, dans quelque occasion, fait vaciller l'affection que le roi porte à ses ministres. Il est des jours où le bruit a couru, avec crédit, que le comte de Cavour allait être renvoyé, et que c'était là une mesure préliminaire pour ouvrir les négociations avec l'Autriche. Le roi comprit sans doute les graves conséquences que cette mesure pourrait produire dans l'opinion publique, et il n'osa pas donner à ses alliés cette preuve de bonne volonté qu'ils lui demandaient. Le comte de Cavour jouit ici d'une popularité dont je ne me hasarderai pas à approfondir les bases. A force de parler de l'Italie, il en est venu à faire croire que sa pensée unique est celle de la résurrection de la nationalité italienne, alors que, peut-être, la seule chose à laquelle il aspire est d'agrandir les limites du royaume de la maison de Savoie à laquelle il dédie, bien plutôt qu'à l'Italie, tous ses efforts. Quoiqu'il en soit, il est de fait certain que le comte de Cavour jouit de quelque popularité ici et même dans tout le reste de l'Italie. Le renvoi de ce ministre eût été, non pas seulement une ingratitude de la part du roi, mais encore une mesure qui aurait nui considérablement à ses projets ambitieux. Aujourd'hui, cette crainte a disparu et le comte de Cavour est mieux assis que jamais dans son fauteuil ministériel.

On parle d'une circulaire que, sous la date du 2 avril dernier, a envoyée le comte de Buol aux repré-

---

conserva plus de doutes sur la réalité de la mort du pauvre diable, et, se redressant, il réfléchit au parti qu'il devait prendre en pareil cas. A ses pieds, se trouvait un vieux portefeuille de cuir, tombé sans doute de la poche du colporteur. Désirant obtenir quelques renseignemens sur la victime de ce tragique événement, il ramassa le portefeuille et l'ouvrit. Au milieu de plusieurs papiers insignifians, il découvrit trois passe-ports délivrés par des municipalités différentes à des personnes de noms différens, bien qu'elles exerçassent également la profession de marchand ambulant. Mais ce qu'il y avait de singulier, c'était que le signalement de chacun de ces personnages se rapportait exactement à celui de l'inconnu, qui pouvait ainsi, selon les circonstances, prendre un de ces trois noms, à son choix.

Cette particularité donna l'idée au voyageur qu'il avait affaire à un proscrit qui s'était caché sous ce déguisement pour sauver sa tête. Il se mit donc à l'examiner avec plus d'attention; mais vainement chercha-t-il dans la personne ou l'équipage de cet individu mystérieux quelque indice qui trahît l'émigré rentré ou l'aristocrate en détresse. Aucun bijou n'avait été oublié dans sa toilette. Son linge de grosse toile, ses bras couverts de tatouages, ses mains rudes et calleuses, tout prouvait que l'extérieur de cet homme ne pouvait tromper: c'était bien réellement un de ces colporteurs si nombreux alors dans toutes les provinces du ci-devant royaume de France.

Pendant que le cavalier se livrait à cet examen il lui sembla que le corps, si longtemps immobile, avait fait enfin un léger mouvement. Encouragé par ce symptôme favorable, il recommença ses frictions avec une ardeur nouvelle. Cette fois, il eut la satisfaction de reconnaître que ses soins n'étaient pas inutiles. Les mouvemens du blessé devinrent de plus en plus sensibles, la couleur reparut sur ses joues hâlées; si bien que le charitable voyageur crut devoir le laisser en repos et permettre à la nature seule d'achever la réaction si heureusement commencée.

Bientôt le colporteur s'agita convulsivement, et un blasphème mal articulé s'échappa de ses lèvres. Puis il essaya de se soulever sur une main, tandis que de l'autre il paraissait menacer un ennemi invisible; mais ces efforts prématurés l'épuisèrent sans doute, car il retomba la face contre terre et redevint complétement immobile.

Enfin, au bout de quelques minutes, il se leva sur son séant et se mit à promener autour de lui des yeux égarés.

—Eh bien! citoyen, vous trouvez-vous mieux? demanda le jeune homme à la carmagnole.

Le colporteur ne répondit pas. Cette voix inconnue, quoique amicale, paraissait lui inspirer plus de crainte que de reconnaissance; il attacha sur l'obligeant voyageur son regard dur et farouche, comme s'il n'eût pu apprécier encore les bonnes intentions qu'on avait pour lui.

—Allons, l'ami, poursuivit son bienfaiteur, reprenez courage... J'aime à croire que votre blessure ne présente aucune gravité; permettez-moi cependant de vous conduire à la plus prochaine habitation, afin qu'on puisse vous panser d'une manière convenable.

Toujours même silence, bien que le colporteur dût être en état de répondre, ne fût-ce que par signes et par monosyllabes. Ses yeux se fixaient maintenant avec un intérêt particulier sur le portefeuille de cuir que le jeune homme tenait machinalement à la main. Le voyageur devina sa pensée, et lui présenta cet objet, que l'autre saisit avec avidité et s'empressa de faire disparaître. Poussant la complaisance jusqu'au bout, il alla encore ramasser la boîte aux marchandises, la canne et le chapeau qui étaient épars sur le chemin, et il vint déposer tout cela devant le blessé. Celui-ci se coiffa de son chapeau, saisit son gourdin comme pour s'en faire une défense, et, rassuré par cette reprise de possession, il manifesta plus de tranquillité. Cependant, comme il continuait à se taire, l'autre lui dit avec impatience:

—Morbleu! citoyen, êtes-vous sourd? êtes-vous muet? Vous ne pouvez, du moins, refuser de me dire quels sont les malfaiteurs qui vous ont mis dans le misérable état où je vous ai trouvé! Les connaissez-vous? De quel côté se sont-ils échappés? Allons, ne craignez rien de moi: je suis juge de paix du canton de N... et mon devoir de magistrat m'oblige à m'enquérir des crimes et des délits qui se commettent dans ma juridiction.

Cette fois le colporteur eut un mouvement bien marqué de défiance. Cependant il fit un effort sur lui-même et répondit en détournant la tête:

—Eh! qui vous dit, citoyen, qu'il s'agisse d'un crime? Je suis tombé là par accident.

—Un accident? C'est impossible!

—Rien de plus vrai pourtant, continua le blessé dont la voix s'adoucissait à mesure qu'il recouvrait sa présence d'esprit, et qui finit par prendre un ton de bonhomie tout à fait persuasif. J'étais allé à cette ferme que vous voyez là-bas pour offrir mes marchandises aux bonnes gens de l'endroit. En revenant, j'ai voulu couper au plus court, afin de regagner la grand'route et j'ai pris le sentier qui traverse les herbages. Comme je franchissais ce dernier fossé, le pied m'a manqué, le poids de ma balle m'a emporté, et je suis tombé rudement... Ma tête a porté sur ces pierres pointues, ce qui m'a étourdi... Mais cela va mieux maintenant; je suis dur au mal et passablement solide, je vous le garantis!

Il s'était relevé péniblement et raccommodait de son mieux sa boîte brisée. Le jeune homme à la carmagnole examina les localités environnantes: son œil exercé ne remarqua rien qui pût démentir les assertions du colporteur; tout semblait au contraire les confirmer.

—Tant mieux si dans votre fait il n'y a pas de crime à punir, reprit-il, car la justice est bien impuissante au temps où nous vivons. Eh bien! citoyen, poursuivit-il, quel parti allez-vous prendre maintenant? Je ne puis croire que vous soyez en état de continuer votre route avec un fardeau si lourd.

—Ne vous inquiétez pas de cela, répliqua le marchand avec une colère mal déguisée; j'en ai vu bien d'autres! Si j'avais seulement une goutte d'eau-de-vie à boire, il n'y paraîtrait plus dans cinq minutes... Mais, grand merci de vos peines, citoyen; maintenant, allez à vos affaires pendant que j'irai aux miennes... Salut et fraternité!

En même temps, il avait chargé sa balle sur son épaule, et, appuyé sur son bâton noueux, il voulut partir. Mais il présumait trop de ses forces: au bout de deux ou trois pas, il pâlit et chancela. Obligé de s'arrêter de nouveau, il déposa sa boîte à terre et s'assit dessus en proférant un effroyable blasphème.

Le jeune voyageur l'observait d'un air de compassion.

—Décidément, reprit-il, je ne puis vous abandonner dans l'état où vous êtes: ce serait de l'inhumanité, et quoique je sois très pressé, je ne veux pas avoir à me reprocher cette mauvaise action... Ecoutez, brave homme, je vais au Breuil, ces habitations que vous apercevez